

LA SEMIOTIQUE AUJOURD'HUI*

Anne Hénault

Professeur aux universités. Paris. France.

Les recherches que l'*Ecole de Paris* consacre aux divers systèmes de signification se sont imposées par des méthodes explicites, des acquis démontrables et des perspectives bien délimitées. Il s'agit d'un savoir cumulatif.

La notion de «savoir cumulatif» fait référence à une conception scientifique du progrès des connaissances par opposition à la manière dont les littéraires conduisent l'évolution de leur savoir. Pour les scientifiques, les découvertes nouvelles viennent infirmer des résultats admis jusqu'alors, mais sur un fond de continuité des bases et des méthodes de la discipline; il est rare qu'une découverte, même «révolutionnaire» vienne subvertir de fond en comble le noyau dur de la discipline, i.e. le socle de connaissances communes et la sorte de rationalité qui a conduit à cette catégorie de découvertes. L'auteur d'une grande avancée ne vise pas à l'originalité qui ferait de lui un commencement absolu ; son objectif est de faire cesser une ignorance ou de rectifier une erreur antérieure et de s'inscrire ainsi, d'un même mouvement à la fois dans le passé et dans l'avenir de sa discipline.

Souvent, au contraire, les littéraires, en cela beaucoup plus dépendants du savoir ambiant qui est propre à leur temps (ce que M. Foucault appelait l'épistémé d'une époque.. Un tel savoir et la sensibilité qui le rend possible sont en réalité très soumis aux phénomènes de mode), récusent radicalement et plongent dans l'oubli, les procédures et les résultats de la génération qui les précède. Ils entendent «renouveler» leur domaine par l'importation, le plus souvent assez improvisée, de modèles heuristiques provenant de développements propres à des disciplines plus ou moins étrangères à la pensée littéraire. Les diverses «approches» récentes des textes littéraires (approches psychanalytiques,

linguistiques ou sémiotiques) n'ont pas fait exception à cette tendance et les nécessités du «renouvellement» ne tarderont pas à les bannir au profit de notions provenant de la cognition, du numérique ou de quelque autre importation. A.J. Greimas avait l'habitude de se gausser de ce travers de certains purs littéraires, dont il disait, plagiant Saussure : «Ils ne savent pas ce qu'ils font».

La question qui se pose aujourd'hui, devant les publications de sémioticiens chevronnés (il arrive qu'ils ne jugent plus à-propos de réinscrire leurs problématiques dans la cohérence, les limites et les contraintes de la théorie sémiotique antérieure ni de se situer par rapport à ce qui était admis comme acquis jusque là dans leur discipline), est de savoir de quel côté ils se placent: sont-ils en réalité des littéraires convaincus de pouvoir échapper, par le libre exercice de leur intuition et de leur créativité, aux lourdes procédures d'analyse et de démonstration instaurées par les fondateurs de la discipline? Ils ne citent plus ces fondateurs et parfois leurs écrits laissent filtrer l'opinion que, selon eux, tout commence avec eux-mêmes. Sont-ils, au contraire, seulement courageux, gardant, implicitement, la base axiomatique et la référence aux schémas relationnels et formels qui les ont qualifiés en sémiotique et cherchant seulement, par un large effort de pensée, à faire éclater ce qu'il peut y avoir d'obsolète dans les premières réalisations de la sémiotique ?

Une récente conférence du professeur Laurent Lafforgue (médaille Fields de Mathématiques) sur «Tradition et fécondité : le point de vue d'un mathématicien» rencontrait ces questions pour ses domaines propres et rappelait une vérité qui s'applique aux développements de la sémiotique, aussi bien: il faut un temps infiniment long et d'innombrables efforts de chercheurs (dont l'histoire ne saura pas nécessairement retenir les noms) pour parvenir à l'élaboration correcte d'une notion mathématique nouvelle. Le même phénomène s'observe depuis toujours en sémiotique pour un certain nombre de notions qui sont clairement nécessaires mais qui n'ont toujours pas été suffisamment élaborées pour parvenir à un statut de concept opératoire, comparable en force explicative et en fiabilité heuristique, à des notions comme celles de /modalité/, de /schéma narratif/ ou de /carré sémiotique/.

C'est le cas par exemple de la notion de tensivité que nous ne pouvons pas transcrire entre barres obliques (/.../) parce qu'elle ne bénéficie toujours pas de cette interdéfinition correcte et de cette bi-univocité formelle qui caractérise le métalangage de la sémiotique. Or c'est une notion qui est apparue sous la plume de Cl. Zilberberg dès 1981 (Essai sur les modalités tensives, Amsterdam, Benjamins), une notion à laquelle nous avons souvent nous-mêmes, réfléchi, très tôt, dans une tout autre acception, (on se reportera notamment à Narratologie, sémiotique générale, PUF, 1983 et à «Perplexités à propos du terme complexe» in H. Parret, H.G. Ruprecht éd. Exigences et perspectives de la sémiotique T.I, Benjamins, 1985), une notion qu'on a pu voir à l'œuvre dans tout ce qui, depuis lors, tente de fonder une sémiotique des passions, une notion qui résiste tellement qu'on peut être tenté, comme le font certains des chercheurs les plus rigoureux, de tirer argument de cette résistance pour récuser toute la thématique des passions en tant qu'objet théorique pour la sémiotique.

Il est évident que la sémiotique ne peut pas faire l'économie de cette notion de tensivité dont l'élaboration a pu paraître indispensable dès ses premières découvertes : la formulation de la catégorisation sémantique dans Sémantique structurale, puis dans Du Sens donne bien comme tensives les relations oppositives qui orientent les structures profondes d'un texte et qui, de la sorte, lui donnent sens. Le schéma narratif semble fonctionner à la manière d'un ressort tendu dans l'attente d'une solution imminente, destinée à mettre un terme à cette tension. Enfin les processus de modalisation eux-mêmes apparaissent comme gouvernés et programmés par la tensivité de la dynamique narrative. Tout se passe, chaque fois, comme si, la mise en mouvement de la narrativité était une sorte de réponse à quelque chose qui se tient là, d'une manière pressante, dans un présent ingérable où le manque ne se dissocie pas de la nécessité urgente de combler ce manque, absence et imminence indissolublement associées. Le programme narratif réclame et impose ses droits à advenir: il se situe au point de surgissement réciproque de l'actantialisation (descriptive puis factitive) des énoncés et de l'actualisation du virtuel. Inversement,

l'aboutissement d'un parcours narratif se lit comme une détente consécutive à cette tension.

De nos jours, les diverses tentatives de description sémiotique d'un mouvement émotionnel ou passionnel butent sur cette question de la tensivité. Intuitivement, nous parvenons à percevoir dans le discours le moins explicite à ce sujet, un chaînage fait d'instantanés distincts, distingués par une contraction ou au contraire une dilatation tensives. Linguistiquement, nous pouvons, comme nous avons commencé à le faire dans *Le pouvoir comme passion*, repérer des phénomènes tensifs insignifiants mais présents à la surface du texte¹. Nous parvenons à saisir des moments de réelle tension émotionnelle non-dite et la sorte de détente où ils trouvent leur résolution. Mais, jusqu'ici, nous n'avons pas pu formuler rationnellement ce concept. Il demeure une vague idée, très marquée par de la psychologie improvisée. Nul n'a su, jusqu'ici, poser correctement, c'est-à-dire selon le mode de l'interdéfinition, les concepts proprement sémiotiques qui correspondraient à une découverte achevée :

-1 à propos des sémiotiques-objets (Comment se fait réellement la saisie du tensif, de l'éprouver par le discours? Comment se fait-il que certains textes aient un parfum d'émotion ou de proprioceptivité alors que rien de personnel ne semble exprimé?)

-2 à propos de l'épistémologie des théories de la signification (De quoi parle-t-on lorsqu'on parle de tensivité à propos de la catégorie oppositive, fondatrice de l'analyse sémique ou à propos de la restauration narrative de l'ordre initial perturbé?).

C'est pourquoi nous pouvons dire que la sémiotique tensive se trouve elle-même dans un état tensif, en attente de résolution.

Ainsi il y a bien là une question ouverte, comparable à ces grands problèmes de mathématiques qui peuvent traverser plusieurs siècles avant d'être finalement résolus, en quelque endroit du monde, au sein de la totalité de la communauté scientifique mondiale. C'est donc une raison pour nous de nous réjouir, chaque fois que nous voyons se développer, comme c'est le cas en Algérie aujourd'hui, des équipes de chercheurs exigeants et rigoureux: l'accroissement des moyens de la recherche justifie l'espoir de voir

finalement se résoudre des problèmes qui ont paru jusqu'ici insolubles. Je souhaite donc les plus grands succès à tous les collaborateurs de Recherches sémiotiques.

Pour en venir maintenant à l'état présent des travaux de l'Ecole de Paris, je signalerai, au chapitre de la connaissance des sources et de leur meilleure exploitation, les étonnantes découvertes de M. Arrivé en matière de sémiologie saussurienne, tout particulièrement à propos des réflexions que Saussure a consacrées aux Légendes Germaniques. On peut déjà lire «La sémiologie saussurienne entre le Cours de linguistique générale et la recherche sur la légende» dans Questions de sémiotique, pp73-90² en attendant le volume que M. Arrivé fera paraître en 2007 sous le titre (non encore définitif, aujourd'hui) de: A la recherche de Saussure. Ces différentes études aboutissent chaque fois à prouver, chez Saussure sémiologue et sémioticien, des vues aussi aiguës, fulgurantes et captivantes que celles qui ont donné matière au Cours de linguistique générale. Bien loin d'être un affadissement de la pensée du maître de Genève, ces notes manuscrites continuent à enrichir la somme d'idées authentiquement sémio-linguistiques qu'il a léguées à la postérité.

Toujours au chapitre de la sémiotique classique, une équipe de jeunes chercheurs s'emploie à mettre au jour le dernier chantier de sémiotique visuelle longtemps mûri par Jean-Marie Floch, l'analyse d'une très importante icône. Nous pouvons témoigner du fait qu'il le préparait exactement selon la méthode qui l'a guidé pour son analyse exemplaire de Kandinsky (in Questions de sémiotique, pp 120-151) et que la publication à venir respectera ces procédures et modèles canoniques.

Dans l'ensemble, la sémiotique visuelle s'impose d'autant mieux qu'elle se conforme à ses modèles classiques, notamment ceux qui concernent la distinction du niveau figuratif et du niveau plastique. Nous avons pu observer que les travaux les plus actuels de l'anthropologie océanienne et australienne tirent leur force heuristique du respect de ces procédures ; elles seules permettent de répondre à l'hermétisme des Arts Premiers.

Pour ce qui serait à verser du côté des recherches résolument actuelles, les publications se bousculent. On pourrait citer notamment :

- Épiphanies de la présence par H.Parret, Limoges, Pulim, avril 2006.

- Motifs et proverbes par Y-M. Visetti et P.Cadiot, Paris, PUF, coll. «Formes sémiotiques», juin 2006.
- Ateliers de sémiotique visuelle, Paris, PUF, 2004, coll. «Formes sémiotiques», ss.la dir.d'Anne Hénault et Anne Beyaert.

On attend d'autre part la publication de :

- Régimes sémiotiques de la temporalité sous la direction de D. Bertrand et J. Fontanille: ce volume collectif de 500 pages environ résume deux ans du séminaire intersémiotique de Paris (2002-2004).

Sont à paraître également les Actes du Congrès 2004 de l'Association française de sémiotique (AFS) sur Les âges de la vie.

Tous ces ouvrages publient à la fois quelques études classiques, fortement dépendantes de la théorie standard et des essais plus expérimentaux explorant des pistes nouvelles et qui paraîtront éventuellement moins sémiotiques aux yeux de certains. L'appréciation de ces diverses contributions donne d'ailleurs lieu à une sorte de jeu chez les praticiens convaincus : tel article est-il vraiment de la sémiotique? Tel autre n'est-il pas indiscutablement de la très bonne sémiotique? Nous n'évoquons ce petit jeu que parce que, comme la plupart des jeux, il est fort instructif et prouve que n'importe quel chercheur peut se trouver, à un moment donné, dans l'impossibilité de produire un bon travail de sémiotique authentique, tout en conservant un goût extrêmement juste pour apprécier le travail d'autrui. Ce qui signifie également qu'une esthésie propre à la sémiotique s'est d'ores et déjà imposée à la communauté scientifique, esthésie qu'A.J. Greimas éprouvait au plus haut point: chaque fois qu'un texte de bonne sémiotique lui était soumis, il ne dissimulait pas le sentiment de détente et de satisfaction profonde, quasiment physique, que cette lecture lui procurait et lors de nos entretiens enregistrés de 1984, il insistait souvent sur la beauté conceptuelle de la pensée de Saussure ou des Prolégomènes de Hjelmslev³ et sur la manière dont ce charme singulier l'avait guidé lui-même dans ses propres travaux.

Il y a, dans les travaux récents de l'Ecole de Paris, des textes qui suscitent ce genre d'éprouver: ils cernent avec clarté et

transparence un avatar jamais aperçu jusqu'alors, de la forme du sens, et donc de la sémiotique. Nous souhaitons qu'ils soient immédiatement repérés par les autres chercheurs, que leurs résultats soient enregistrés et qu'ils jouent pleinement le rôle éclairant -et provocateur d'autres découvertes- qui doit être le leur.

Exactement de la même manière esthétique, le professeur Laurent Lafforgue revient, comme le faisait le regretté André Lichnerowicz, sur le fait que les mathématiciens sont guidés sur le chemin de la découverte par l'expérience de cette beauté abstraite propre aux mathématiques qui les saisit lorsque, enfin la solution «élégante» est sur le point de s'imposer à eux. Nous retenons de ces similitudes entre les moteurs esthétiques secrets de la recherche en sémiotique et en mathématiques, l'idée qu'il sera un jour licite de classer la sémiotique parmi les savoirs de type scientifique.

_____ Références _____

- *- Document rédigé à la demande du professeur R.Benmalek pour servir d'introduction au n° 2 de la revue recherches sémiotiques.
- 1- Anne Hénault, *Le pouvoir comme passion*, Paris, P.U.F,1994, avec le débat d'A.J.Greimas et Paul Ricœur? sur la sémiotique des passions.
- 2- *Questions de sémiotique*, ss. La dir. d'Anne Hénault, Paris, PUF, 2002, coll. Premier cycle.
- 3- L.Hjelmslev, *Prolégomènes à la théorie du langage*, Paris, Minuit, 1972.

